

INTRODUCTION

Jean-Pierre CAVAILLÉ

Les textes qui constituent le présent recueil répondent à la proposition faite aux auteurs, dans le cadre des travaux du Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire du littéraire (GRIHL), de se livrer à des études de cas en sollicitant les notions d'équivocité ou d'ambiguïté, à la rencontre et à la croisée de deux mondes : celui du début de la modernité, où l'équivoque est présente dans tous les champs comme une pratique sémiotique explicitement décrite, discutée et normée, et le nôtre propre, où il est devenu possible de procéder dans les travaux historiques à une revalorisation épistémologique des notions d'équivocité et d'ambiguïté. Au cours d'une réflexion préalable en séminaire¹, il nous était en effet apparu que ces notions ne marquent pas seulement une limite et finalement un échec de la compréhension historique, mais présentent également une capacité heuristique en ce qu'elles sont susceptibles de rendre compte de la complexité des objets et de résister à la tentation de la réduction hâtive des cas, situations, discours, qui les rend intégrables (mais à quel prix ?) au grand récit d'histoire, linéaire, orienté et univoque.

Ces études de cas font d'abord apparaître une relation dialectique entre production et réduction des équivoques et des ambiguïtés. La réflexion porte en premier lieu sur la production d'équivoques dans les actes de parole, d'écriture, et plus généralement en toute action signifiante, selon que cette équivocité est intentionnelle et stratégique ou bien qu'elle relève de l'erreur ou du défaut. Mais il apparaît bien vite, conformément aux usages attestés de la notion (de « génération équivoque » par exemple), que l'équivocité est aussi une disposition dans les choses soumises à l'interprétation, qu'il s'agisse de paroles, d'écrits, d'actes ou de toute autre réalité. De sorte que s'impose une distinction entre l'équivocité stratégique, produite ou exploitée par les acteurs, et ce qui la rend possible et que l'on peut aussi appeler équivocité, comme le montre l'analyse proposée par Alain Brunn d'une équivoque épistolaire à la cour de Louis XIII, offerte, du fait de son indécision même, à l'interprétation et à l'action. Car l'équivocité, appréhendée comme telle, appelle, exige en quelque sorte sa réduction, sa suppression, par l'analyse logique, qui déconstruit les paralogismes dont se nourrissent les discours ou les conduites équivoques, mais aussi par le

¹ On trouvera également, à la fin du volume, sous la plume de Dinah Ribard et Nicolas Schapira un écho de la discussion collective à laquelle a donné lieu le présent recueil au séminaire du GRIHL. Que tous les participants, auteurs ou non des textes, soient ici remerciés.

« récit », en tant que celui-ci s'avère capable d'introduire une linéarité résolutive de l'équivoque. On verra ici, sur cet usage de la narration pour dénoncer, résoudre et donc détruire des équivoques, outre le même texte d'Alain Brunn, celui de Dinah Ribard, qui décrit la stratégie déployée par un Bossuet contre Fénelon : pour désambiguïser la position du défenseur de madame Guyon, taxé de duplicité, et pour démasquer son hérésie prétendue, l'évêque de Meaux entreprend le récit de ce qu'il appelle les « faits », considérés dans une univocité qui leur serait consubstantielle. On peut d'ailleurs remarquer que l'accusation d'hypocrisie et de duplicité a toujours pour but à la fois d'identifier et d'anéantir une conduite ou un discours équivoque.

En revanche, on ne peut qu'être aujourd'hui frappé par le souci des contemporains à séparer de l'hypocrisie et du mensonge une pratique licite, honnête de l'équivocité. Ce souci de montrer la légitimité morale de certaines formes d'équivocité dans les actes et les paroles, sans lesquelles aucune action (politique, morale, etc.) ne serait possible, est un constat partagé par tous, de sorte que l'attention exclusive aux controverses entraînées par la fameuse « doctrine » des équivoques et des restrictions mentales élaborée par les casuistes catholiques, pourrait nous induire en erreur².

Mais s'établit alors simultanément un divorce entre les domaines de l'action (et bien sûr de la parole et de l'écrit en tant que relevant de l'action et voués à l'action), où l'on ne saurait se passer de certaines formes d'équivocité, et les domaines de la connaissance, en tant que l'univocité doit y être systématiquement recherchée (voir par exemple la démarche du philologue Robortello, ou celle de Fénelon dans son *Explication des maximes des saints* étudiées respectivement par Déborah Blocker et par Dinah Ribard). Un tel divorce n'allait pas de soi, comme le montrent les rhétoriques de la pointe, qui s'épanouissent surtout en Espagne et en Italie, où se trouve assignée aux figures, et à la métaphore en particulier, une véritable fonction cognitive, qui repose pourtant largement sur l'équivocité du propre et du figuré.

Dans la dialectique qui s'établit entre production, délibérée ou non, et résolution (polémique et/ou cognitive) des équivoques, surgit un paradoxe, souligné par plusieurs des textes qui suivent : à savoir qu'il est assez fréquent que l'on produise à dessein de l'équivoque dans le travail même d'élucidation, en laissant au lecteur le soin de trancher et donc en lui faisant assumer ses décisions de lecture, comme le fait Robortello dans sa lecture de la *Poétique* d'Aristote (Déborah Blocker), ou comme s'y emploient des auteurs qui prennent soin de signifier que leur audace va bien au-delà de la lettre, tels Cyrano (Bérangère Parmentier) ou D'Assoucy (Filippo D'Angelo et Guy Catusse). Aussi est-il très intéressant de voir quel type de lecture est requis par cette action d'écriture, qui présente délibérément des équivoques à résoudre, et quelle figure

² Frédéric Gabriel étudie dans sa contribution l'un des aspects de cette importante polémique. Voir également ma propre intervention.

de lecteur est ainsi suggérée, confrontée à un piège rhétorique ou dialectique, qui le met en demeure de décider du sens en lieu et place de l'auteur.

À cette figure troublée du lecteur, forcé dans ses actes de lecture d'identifier et d'interpréter les équivoques, fait écho, en de nombreux textes, une figure troublée, foncièrement équivoque de l'auteur, qui a arrêté l'attention de tous ceux qui ont apporté leur contribution : qu'il s'agisse de la question de l'identité auctoriale troublée par l'usage de l'anonymat, de la pseudonymie ou de la plurivocité (Claudine Nédélec) ; de l'identité autobiographique d'auteurs « infâmes » comme le poète licencieux et bagnard Corneille de Blessebois (Sophie Houdard) ; de l'identité du narrateur, comme la très équivoque première personne des romans comiques (Filippo D'Angelo) ou encore, que l'on ait affaire à ces étonnantes figures de locuteurs qui apparaissent dans les œuvres de Cyrano (Bérangère Parmentier). Un cas proprement passionnant à cet égard est celui offert par D'Assoucy, qui écrit en exergue de ses *Aventures burlesques* : « Je suis le héros véritable de mon roman ». L'équivocité tient d'abord au fait que D'Assoucy, « empereur du burlesque » selon sa propre expression, ne renonce pas à son genre de prédilection, alors même que son objectif affirmé est de se disculper des crimes de mœurs et de religion dont on le charge : le personnage burlesque qu'il se donne, en ne cessant de travailler à montrer son innocence, reste ainsi foncièrement conforme à celui qu'on l'accuse d'être (Filippo D'Angelo et Guy Catusse).

Toutes ces analyses montrent en tout cas la défiance que l'historien de la culture et des textes est amené à nourrir vis à vis de l'image du XVII^e siècle, largement issue en effet des discours épistémologiques et méthodologiques qui s'imposent durant cette période même, comme d'un âge qui engagerait sur tous les plans du savoir comme de l'action un procès de clarification et d'univocation. Or rien ne serait plus erroné que de prendre ces exigences théoriques à la lettre et de penser qu'elles informent en effet l'ensemble des discours et des pratiques, d'autant plus que, comme nous l'a appris la sociologie des sciences, le discours épistémologique ne saurait jamais être séparé des enjeux idéologiques auquel il est, de fait, toujours associé. Lorsque Boileau, dans sa *Satire XII*, dénonce l'équivoque, en tous ses états et en toutes ses formes, il ne se veut pas d'abord un vulgarisateur du rationalisme cartésien, ni d'ailleurs un simple thuriféraire du purisme linguistique le plus strict, mais surtout un ennemi farouche de la Compagnie de Jésus et un partisan de l'absolutisme gallican. Ainsi, rien n'est plus réducteur et fallacieux d'un point de vue historique, et rien n'est plus idéologiquement orienté, que de considérer la modernité comme ce processus général de désambiguïsation qui trouverait sa forme définitive dans l'esprit des Lumières et que nous aurions la charge nous-mêmes d'accomplir en travaillant à l'instauration d'une société de la transparence communicationnelle.

